

Réécritures fictives de la vie de Christophe Colomb

Fictional Rewritings of Christopher Columbus's Life

NICOLAE BOBARU

Universitatea de Vest din Timișoara

Mots-clés

Colomb ;
 Nouveau Monde ;
 journal ;
 réécriture ;
 conquistador ;
 coloniser.

Keywords

Columbus; New
 World; logbook;
 rewriting;
 conquistador;
 to colonize.

Cet essai explore la représentation historique de Christophe Colomb et la manière dont William Carlos Williams et Alejo Carpentier ont tenté de profiter pleinement des représentations multiformes de la conquête du Nouveau Monde pour réaliser leurs propres constructions fictives de sa figure historique et des événements qui l'entourent. Cet article prouvera que les deux auteurs ont utilisé les mêmes archives sur les voyages de Colomb, bien que chacun d'eux ait choisi une manière différente de les mettre en intrigue, le résultat étant deux réécritures antagonistes de la figure de Colomb. Celles-ci exposent les limites des écrits historiques et déconstruisent le mythe culturel et le concept proposé et maintenu vivant par l'historiographie. En traitant de l'une des caractéristiques les plus courantes de la fiction historique - l'emploi de l'intertextualité - les deux auteurs présentent une vision alternative de l'histoire. Ils dévoilent tous deux non seulement le mythe de la découverte, mais ils exposent également les façons dont la connaissance historique a été et peut être créée et manipulée par le langage.

This essay explores the historical representation of Christopher Columbus and the ways in which William Carlos Williams and Alejo Carpentier tried to take advantage of the multifaceted representations of the New World's conquest in order to realize their own fictional constructions of the historical figure and the events around it. This paper will prove that both authors made use of the same archives about Columbus's voyages, although each of them chooses a different way of plotting them, resulting in two antagonistic rewritings of Columbus's figure. These rewritings expose the limitations of historical writings and deconstruct the cultural myth and the concept proposed and kept alive by historiography. Dealing with one of the most common features of historical fiction – the use of intertextuality – both writers present an alternative vision of history. They both unwrap not only the myth of discovery, but they also expose the ways in which historical knowledge was and can be created and manipulated through language.

Après plus de cinq cents ans, l'héritage de Christophe Colomb et de son premier voyage vers le Nouveau Monde est encore un sujet de vive controverse. Selon certains historiens et critiques, la découverte des Amériques en 1492 a été un événement historique fructueux qui a conduit à la croissance des ressources matérielles et à l'expansion des aspects spirituels de l'humanité. L'arrivée des Ibères et l'occupation du Nouveau Monde a été la plus grande réussite

de l'Occident chrétien. L'interprétation antithétique par laquelle on considère que Colomb aurait ouvert la porte à une tragédie est de nature beaucoup plus pessimiste que la première. Des conséquences désastreuses mais prévisibles ont été révélées, qui ont dépassé de loin toute autre tragédie de l'histoire de l'humanité jusqu'à cette époque-là ou peut-être même après. De ce point de vue, dans la vision de certains spécialistes, la découverte et la conquête des Amériques a été un crime incommensurable dans l'histoire du monde.

Colomb a été, dès le début, une image construite, de sorte que, plus tard, sa figure historique soit utilisée dans les œuvres de fiction pour contester les histoires officielles du Nouveau Monde et pour réécrire le mythe culturel qui le sous-tend. Il s'affirme dans ses propres écrits comme un aventurier audacieux et un bon négociateur, tandis que la royauté espagnole le caractérise d'abord, de son vivant, comme fortuit, et plus tard seulement comme l'image de la puissance impérialiste de l'Espagne. Le long des siècles, les hommes de science ont prêté attention aux vastes archives de documents liés à Colomb, à la recherche de détails pour étayer ou réfuter ces affirmations. Les historiens de la Maison royale espagnole tels que Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés ont décrit Colomb comme étant un brave marin, guidé par la connaissance géographique et l'expérience de la navigation, et plus tard les révisionnistes l'ont dépeint dans des rôles antithétiques tels que prédicateur du christianisme ou pirate. Ces images étaient en grande partie des tentatives européennes pour négocier et renégocier la légitimité culturelle de l'image de Colomb et l'autorité historique de l'Espagne en tant que la puissance colonisatrice du Nouveau Monde.

Plus récemment, des scientifiques, en particulier des États-Unis et d'Amérique latine, ont reconstruit l'image de Colomb en tant que symbole de l'hégémonie et de l'exploitation européennes dans le Nouveau Monde.

Cet article analysera les échos de ces images de Colomb en deux réécritures du mythe de sa personnalité : la première appartient à l'auteur américain William Carlos Williams et la seconde à l'écrivain cubain Alejo Carpentier. Ils rattachent Colomb à ses racines européennes, introduisant des fragments de documents historiques dans leurs romans et refaisant ainsi ces textes de manière postmoderniste, reconstituant l'image de Colomb comme narrateur du Nouveau Monde.

Bien que les deux romanciers du XX^e siècle utilisent des sources historiques sur ce personnage pour passer en revue les procédures d'importation de la figure de Christophe Colomb (découvreur, narrateur), les deux ont des objectifs différents. Williams voit en Colomb le symbole de l'individu exploité, tandis que Carpentier le caractérise du point de vue caribéen comme un emblème de l'oppression espagnole. Les documents historiques sur la vie et les voyages de Christophe Colomb sont définis par une longue histoire de transcriptions, manipulations et appropriations caractéristiques.

Cette histoire des révisions commence avec Colomb lui-même, car il a raconté les événements de ses voyages et a modifié ces événements en fonction de son public ainsi que de ses besoins politiques. Le document connu comme *Lettre à Santángel* (*La carta española de Colón a Luis de Sant'Ángel, Escribano de Racion del Reino de Aragón*, 15 février 1493), dans lequel il annonce sa découverte, illustre ce processus, avec trois versions de cette lettre : une copie du XVI^e siècle datée du 4 mars au roi Ferdinand et à la reine Isabelle et deux autres versions très similaires, toutes deux datées du 15 février et adressées à Luis de Santángel et à Rafael Sanchez. La version du 4 mars comprend des détails techniques sur les navires et des informations sur le processus de navigation, ainsi que des détails contractuels sur les droits et les titres de Colomb. Il demande également des faveurs au roi Ferdinand et à la reine Isabelle et se plaint de certains

membres de l'équipage. La lettre du 15 février semble être une version stylisée de celle du 4 mars, même si elle est datée plus tard. La lettre du 15 février résume certains passages, en en intensifiant d'autres et omet tout détail potentiellement négatif ou politiquement menaçant, mais tous sont inclus dans la version adressée aux souverains espagnols.

Il est impossible de dire si c'est Colomb qui a écrit la lettre du 15 février ou s'il s'agit simplement d'une adaptation censurée par la Cour royale d'Espagne pour être rendue publique, mais il est clair que les références personnelles et politiques ont été éditées pour créer un document public - une annonce officielle de la découverte. Cette version a été traduite en trois langues et publiée à travers l'Europe. Pendant près de cinq cents ans, cette version de la lettre a redéfini la découverte du Nouveau Monde comme une « enterprise marked by significant national and private interests to a heroic, selfless mission on behalf of Christendom » (Zamora, 1993 : 19). Cette lettre n'est qu'un exemple des nombreuses versions des propres écrits de Colomb. Puisque bon nombre de ces incohérences dans les documents liés à sa vie et à son travail le désignent comme la source de ces écarts, les lecteurs ultérieurs de ces documents, et en particulier les lecteurs américains, ainsi que les deux auteurs en question, se concentrent sur les implications de ces incohérences dans leurs caractérisations de Colomb.

Les manipulations complexes des documents de Colomb ont commencé de son vivant. Le journal original de l'amiral, connu sous le nom de *Diario*, ainsi que sa transcription de la Cour royale espagnole ont été perdus. Jusqu'en 1825, deux versions appartenant à Fernando Colomb et Bartolomé de Las Casas étaient les seules versions connues du journal de bord tenu par Colomb. En 1825, Martín Fernández de Navarrete publie une transcription du journal dans un recueil d'écrits d'explorateurs espagnols. Bien que ce texte conserve la structure originale de la revue, le document n'est pas une copie exacte, mais plutôt une révision du texte original datant du XVI^e siècle.

Cette version du journal de bord a été transcrite par Bartolomé de Las Casas probablement alors qu'il se préparait à écrire *Historia de las Indias* (1527-1561). Dans cette édition, Las Casas a fait plus de mille annotations sur le texte et dans le texte lui-même. L'un des changements les plus évidents a été l'introduction d'une voix narrative à la troisième personne du singulier. Ce narrateur résume ou paraphrase quelques extraits du Journal de Colomb et introduit d'autres passages cités à la première personne.

Navarrete, l'éditeur qui a découvert et publié la première version de Las Casas, a omis toutes ses notes sur le texte. Il a publié le texte de départ du journal tel que révisé par Las Casas comme s'il s'agissait du manuscrit original du journal appartenant à Colomb. Il ne fait aucune mention de Las Casas, ni n'explique la présence de la voix narrative à la troisième personne, qui n'est pas une méthode narrative propre à un journal personnel. En supprimant toute mention de Las Casas, Navarrete a inauguré sa propre version fictive et la plupart des éditions espagnoles ultérieures ainsi que toutes les traductions anglaises de la revue suivent son exemple en supprimant du texte toute référence à Las Casas (Zamora, 1993 : 69). Cette version a également été consultée par les deux auteurs mentionnés, à savoir Williams et Carpentier. Qu'ils aient été déterminés politiquement, par propagande ou accidentellement, Colomb ou peut-être l'un de ses contemporains a écrit différentes versions de la lettre annonçant la découverte. Les manuscrits originaux du Journal sont perdus et ont été réécrits sous une forme narrative par Fernando Colomb et Las Casas. Après plus d'un siècle, Navarrete trouve une édition annotée du Journal et la publie sans reconnaître les révisions de Las Casas. Les révisions de Navarrete sont ensuite republiées par des publicistes modernes et présentées non pas comme des révisions, mais comme des documents originaux appartenant à Colomb. Donc, ce

qui est publié comme étant le journal original de la découverte de l'Amérique est, en fait, à son tour, une révision.

Le caractère contradictoire de ces documents invite à des révisions non seulement historiques mais aussi littéraires des événements liés aux découvertes et de la figure de Colomb. Les auteurs, de Washington Irving à Carlos Fuentes et Salman Rushdie, ont profité des traces floues de ces textes pour faire de Colomb l'image de ces contextes culturels. Qui plus est, il n'est pas du tout étonnant que Williams et Carpentier choisissent de répondre à l'histoire de la découverte de l'Amérique et de réévaluer le présent en analysant le passé. Cependant, les deux auteurs, lisant et écrivant dans des langues différentes, finissent par utiliser les archives historiques de la même manière. Ils placent de longs passages de ces documents dans leurs œuvres, créant un pastiche de leurs propres écrits ainsi que celui du *Diario*. De cette manière, ils font revivre les documents historiques et la figure de Colomb de leurs origines européennes et les réforment comme sources de leurs propres textes. Par ce processus de relecture, la découverte de l'Amérique devient une découverte américaine. Ils considèrent Colomb comme un narrateur américain et lisent des documents historiques comme des productions littéraires, en restaurant Colomb comme narrateur à la première personne, par l'effacement de la voix narrative de Las Casas. Par ce geste, ils fonctionnent comme la voix de Colomb et exercent leur force narrative. Dans *Au grain d'Amérique* (*In the American Grain*, 1925), chacun des vingt et un chapitres est consacré à une figure de l'histoire du Nouveau Monde, le deuxième - *La découverte des Indes* – étant dédié à Colomb. Williams commence ce chapitre par le quatrième voyage alors que Colomb est déjà vieux et vaincu et organise le chapitre de manière que la découverte apparaisse à la fin de celui-ci. Cette organisation intemporelle crée une fin dramatique, et met en contraste la rhétorique du désespoir de Colomb avec sa voix antérieure remplie d'espoir et d'étonnement.

Au fur et à mesure que le chapitre avance dans le passé, le récit fait davantage attention aux documents historiques et la voix narrative a moins de priorité, jusqu'au moment de la découverte où Colomb parle d'extraits du Journal sans interruption éditoriale. La deuxième partie du roman de Carpentier - *La harpe et l'ombre* (*El arpa y la sombra*, 1978) est structurée de la même manière que le texte de Williams, bien que stylistiquement les deux soient très différents. Colomb, vieux et humble, est à l'agonie devant la mort, attendant son ecclésiastique, et raconte sa propre version de la découverte. Il réexamine les brouillons de ses journaux et de ses lettres, tournant « les feuilles jaunies, qui sentent encore le salpêtre » (Carpentier, 1986 : 127), se remémorant sa vie et en réfléchissant aux choix et aux erreurs qu'il a commises.

Le Colomb de Carpentier relit littéralement des documents historiques pour reconstituer sa découverte. Ainsi, dans les deux textes, Colomb est dépeint à la fin de sa vie comme un personnage très différent de l'insouciant Colomb du 12 octobre 1492. Dans les deux fictions, Colomb, faible et humble, répond à l'histoire de ses voyages et découvertes, créant une seule histoire de toutes ses expériences. Pour ce faire, Colomb - le narrateur âgé - doit se référer à ses propres archives de documents afin de pouvoir raconter son histoire. Donc, Colomb, qui est le narrateur dans les deux textes, reflète le propre processus de Williams et de Carpentier de lire le Journal et de raconter le document dans *Au grain d'Amérique* et *La harpe et l'ombre*. Les deux auteurs choisissent également des extraits du Journal qui montrent les propres fictionnalisations de Colomb et ses efforts pour l'écrire. Ces efforts se réfèrent à la façon d'écrire sur le Nouveau Monde pour un public de l'Ancien Monde et à celle d'exprimer les réalités du Nouveau Monde dans une langue de l'Ancien Monde. En ce sens, ils identifient les obstacles narratifs de Colomb comme les racines de tous les écrits du Nouveau Monde. Colomb est accablé par le

devoir de décrire l'inconnu, se repositionnant comme narrateur occidental du Nouveau Monde. Les deux auteurs choisissent un extrait de son Journal où Colomb est pris entre les contraintes institutionnelles du savoir européen contemporain et ses désirs personnels de rencontrer et de représenter le Nouveau Monde. Le 9 septembre, dans son *Diario*, Colomb mentionne qu'il a menti à son équipage sur la distance qu'ils avaient parcourue, afin que l'équipage ne se sente pas découragé et ne demande pas à rentrer. Donc, dans ce passage il lit la distance réelle parcourue et recalcule cette distance pour calmer son équipage. Il résout ce conflit à travers ses propres fictionnalisations : « This day the Admiral made 19 leagues, and he arranged to reckon less than the number run, because if the voyage was of long duration, the people would not be so terrified and disheartened. In the night he made 120 miles, at the rate of 12 miles an hour, which are 30 leagues. » (Olson ; Bourne, 1906: 94).

De la même manière, dans *Au grain d'Amérique*, Colomb écrit : « Le dimanche nous avons fait dix-neuf lieues et j'ai décidé de compter moins que la distance parcourue car si le voyage venait à s'avérer de longue durée, l'équipage ne serait pas tant effrayé et découragé. Car nous avons perdu la terre de vue et beaucoup, craignant de ne la plus revoir, ont soupiré et ont versé des larmes. » (Williams, 2006 : 52). Williams inclut non seulement ce moment où Colomb se lit lui-même et raconte une certaine version des événements avec son équipage, mais ajoute également une deuxième phrase qui suggère que Colomb était un chef intrépide et ingénieux pour son équipage effrayé et affaibli. Dans *La harpe et l'ombre*, Carpentier met dans l'intrigue cet événement dans lequel Colomb se lit lui-même. Cependant, il prend le texte du Journal et le développe :

C'est pourquoi je pris la résolution de recourir au mensonge, à l'imposture, à l'éternelle imposture dans laquelle je devais vivre (cela certes je le dirai au confesseur franciscain que j'attends à présent), dès le dimanche 9 septembre, jour où je décidai de compter chaque jour moins de lieues que celles que nous parcourions pour que, si le voyage était long, l'équipage ne perdît pas courage et ne fût pas épouvanté. (Carpentier, 1986 : 99)

Alors que Williams voit cette invention comme un témoignage de son imagination pour protéger son équipage, Carpentier lit la même histoire comme une tentative de calmer l'équipage et d'éviter une éventuelle mutinerie à bord. Cependant, les deux auteurs du XX^e siècle choisissent cet épisode dans lequel Colomb se lit lui-même et raconte ses propres événements romancés. Ils acceptent ses fictionnalisations liées à la falsification des distances parcourues qui, à l'image des multiples versions de la lettre annonçant ses découvertes, révèlent une tentative concertée de modéliser les réalités pour un certain public. Dans ces deux textes, Colomb devient l'auteur d'une fiction consciente sur le Nouveau Monde. Cette action de lecture et de narration reflète à la fois le narrateur d'*Au grain d'Amérique* et le narrateur de *La harpe et l'ombre*, qui, à la fin de sa vie, révisé et raconte son propre Journal.

Ces images miroirs de Colomb se lisant dans le *Diario* et dans les deux fictions reflètent également les figures de Williams et de Carpentier récitant des documents historiques et écrivant leurs propres textes. Par ce processus de mise en miroir, cette mise en abîme, ils identifient leurs propres positions de narrateurs à la figure de Colomb. Le journal écrit par Colomb est un thème récurrent dans la littérature nord-américaine dans son ensemble, c'est-à-dire « how to write in a European language about realities never seen in Europe before » (González Echevarría, 1990 : 26). Williams et Carpentier présentent tous les deux des extraits du *Diario*, dans lesquels les répétitions de Colomb suggèrent ses difficultés à raconter l'histoire

du paysage et de la réalité du Nouveau Monde. *Au grain d'Amérique* omet spécialement de longues descriptions et répétitions du Journal. Cependant, Williams ne modifie pas les tentatives laborieuses de Colomb pour décrire le paysage. Par exemple, le chapitre de Williams dit :

J'ai vu de nombreux arbres différents de ceux de notre pays. Des branches poussant dans toutes les directions et toutes à partir du même tronc ; un rameau a une forme, un autre telle autre, qui est si différente que c'est très étonnant de constater la diversité ; ainsi une branche a des feuilles semblables à celles d'un roseau et d'autres comme celles d'un lentisque ; et un seul arbre en porte cinq d'espèces différentes. Les poissons sont si peu ressemblants aux nôtres que c'est merveille. Les uns ont forme de dorades et sont de couleurs superbes, si vives qu'il n'est aucun homme qui ne serait étonné et ne prendrait grand plaisir à les voir. (Williams, 2006 : 65)

Ici, Williams adopte à la fois la stupéfaction de Colomb face au Nouveau Monde et son potentiel poétique. Lorsque ces descriptions élaborées et quelque peu étranges d'arbres et de poissons sont juxtaposées à d'autres fragments plus courts, qui illustrent un langage narratif concis, cela révèle, dans la voix de Colomb, certaines difficultés qu'il a rencontrées pour décrire le Nouveau Monde. Dans *La Harpe et l'ombre*, Colomb détaille les transferts culturels comme un problème articulatoire :

ces arbres-ci, très enchevêtrés, dont l'aspect m'était inconnu ; celui-là, dont les feuilles avaient le dos gris, le limbe vert, et qui en tombant et en se desséchant se crispaient sur elles-mêmes telles des mains cherchant un appui ; cet autre, rougeâtre, dont le tronc laissait tomber des peaux transparentes comme des écailles de serpents en mue ; et celui que l'on voyait, plus loin, se dresser solitaire et monumental au milieu d'une petite plaine, avec un collier de branches poussant horizontalement sur la partie supérieure de son tronc épais hérissé de piquants, grave comme une colonne rostrale... [...] Tout était nouveau, étrange, agréable en dépit de son étrangeté ; mais jusqu'ici rien de bien utile. (Carpentier, 1986 : 118)

Cependant, dans *La Harpe et l'ombre*, Colomb n'est pas si subtil sur le défi de trouver un langage par lequel il puisse exprimer des choses inconnues :

Il fallait décrire cette terre nouvelle. Mais quand je voulus le faire, je me trouvais devant la perplexité de celui qui doit nommer des choses totalement différentes de toutes celles qu'il connaît - choses qui doivent avoir un nom, car rien sans un nom ne saurait être imaginé, mais ces noms m'étaient inconnus, [...]. Je pouvais inventer des mots, certainement, mais le mot seul ne montre pas l'objet, si celui-ci n'est déjà connu. (Carpentier, 1986 : 117)

Cette difficulté à trouver les bons mots pour décrire quelque chose de nouveau est un problème pour la plupart des écrivains du Nouveau Monde qui doivent décrire les réalités américaines dans une langue européenne. Williams et Carpentier, dans leurs efforts pour faire entendre la voix de ces écrivains, font face à des défis différents. Williams, écrivant aux États-Unis en 1920, et Carpentier écrivant ses premiers romans à Cuba dans les années 1940, sont tous deux à la recherche d'une expression américaine unique, mais sont également contraints par les normes européennes et les attentes des productions littéraires. La littérature américaine

des premières décennies du XX^e siècle a été relocalisée à la périphérie du canon littéraire britannique. Et, tandis que les contemporains de Williams, Pound et Eliot, quittaient les États-Unis pour trouver la « culture » en Europe, Williams restait en Amérique pour écrire *Au grain d'Amérique*, prémisses pour lesquelles les Américains doivent abandonner les modèles européens et s'ancrer dans le paysage américain, en acceptant son passé américain. De même, la littérature latino-américaine de 1940 à 1950 était encore marginalisée à la périphérie de la production littéraire européenne.

Alors que Carpentier part pour l'Europe, passant une grande partie de sa carrière en France, ses œuvres littéraires traitent de questions liées à l'Amérique latine, en particulier aux Caraïbes, à l'histoire et à l'identité latino-américaines et la relation entre l'Ancien Monde et le Nouveau Monde est un sujet fréquent de ses essais et de ses interviews. Les deux auteurs estiment que les écrivains américains ne devraient pas abandonner les modèles européens, mais y faire attention pour créer une expression américaine unique. En ce sens, Williams et Carpentier lisent l'histoire et le langage du *Diario* comme un traitement de modèles européens contemporains.

Le rôle de Colomb comme narrateur, être contraint d'adapter son potentiel imaginaire, son sujet et son langage pour plaire au public européen, reflète les préoccupations et les contraintes auxquelles sont confrontés les deux en tant que narrateurs américains. De la même manière, les actions de Colomb dans son *Diario* et dans les deux textes du XX^e siècle, de relecture et de renarration, reflètent les propres processus de lecture et d'écriture des deux romanciers.

Les deux auteurs ont relu et réécrit l'image de Colomb à l'égard de ses origines européennes dans un contexte américain, mais ces révisions ne sont pas définies par une expression américaine unifiée. Ces textes du XX^e siècle disent des choses très différentes sur Colomb et ses découvertes. Williams interprète Colomb d'un point de vue nord-américain comme l'image de l'individu exploité, tandis que Carpentier le caractérise du point de vue caribéen comme un symbole de l'oppression espagnole.

Ces différentes caractérisations reflètent les positions culturelles de leurs auteurs et sont créées à travers les différentes idéologies esthétiques de ceux-ci. Williams, écrivant en 1925, anticipe l'historiographie américaine, qui remonte aux années 1930, et réévalue les découvertes de Colomb comme racines du colonialisme européen dans le Nouveau Monde. Dans *Au grain d'Amérique*, Williams fait la distinction entre la première expédition de Colomb et ses voyages ultérieurs, ainsi que les réalisations d'autres Européens en Amérique. Colomb entreprend « la première traversée miraculeuse [...]. Car c'est l'image de la perfection florale, pure, blanche, odorante et fragile comme la cire qui dépeint le mieux le périple vaniteux de Colomb, au regard de la pomme âcre et fielleuse qu'il devait révéler au monde plus tard. » (Williams, 2006 : 39). Puis, Williams, en écrivant à partir de sa position culturelle d'auteur américain dans les années 1920, dépeint Colomb comme le colonisateur, l'individu qui défie toute règle. Dans le texte de Williams, l'imagination de Colomb et son « génie débordant des flots de cette volonté immaculée » (Williams, 2006 : 44), qui caractérise son premier voyage, se termine avec lui. Après cela, il devient la première victime de l'Amérique - un sacrifice pour des forces qu'il est incapable de contrôler. La nature, la couronne espagnole, la richesse : tout accable ses initiatives. Il devient une « paille au pouvoir des éléments géants » (Williams, 2006 : 43). Cette première figure de Colomb est également en contraste frappant avec les figures d'autres Européens voyageant dans le Nouveau Monde tels que Hernan Cortes, Ponce de Leon et Hernando De Soto et les pèlerins anglais. Contrairement à l'audacieux et imaginaire Colomb,

lors de son premier voyage, les individus énumérés ci-dessus sont des adeptes, et non des chefs, tous se déplaçant sous l'influence du groupe.

D'autre part, Carpentier caractérise Colomb comme un caméléon, prêt à être de n'importe quelle couleur, à jouer n'importe quel rôle, à répondre à toutes les attentes tant que tout cela sert son propre but. Son Colomb n'est pas un véritable explorateur de nouveaux mondes, mais un pion dans la grande aventure européenne de la recherche de l'or et du pouvoir qu'il transmet. Il est un « nageur entre deux eaux, naufragé entre deux mondes, [...] un protagoniste de fictions, Jonas vomit par la baleine, dormeur d'Éphèse, juif errant, capitaine d'un bateau fantôme... » (Carpentier 1986 : 167). Après tout, c'est un personnage mineur dans un drame international, un magicien mineur dans un jeu d'illusions plus grandes qu'il ne pourrait jamais en évoquer le prix : le Nouveau Monde. Racontant sur son lit de mort, le Colomb de Carpentier se rend compte qu'après toutes ses tentatives pour s'inventer, il a été, dès son arrivée dans le Nouveau Monde, construit par d'autres. Par conséquent, il est « le Découvreur-découvert, mis à découvert ; et je suis le Conquérant-conquis » (Carpentier, 1986 : 166). Il reconnaît que

ce sont ces terres ultramarines qui me définissent, sculptent ma silhouette, arrêtent ses contours dans l'air qui l'environne, me confèrent, à mes yeux, une stature épique que désormais tout le monde me refuse, [...] un exploit suffisamment peuplé de prodiges pour inspirer une chanson de geste. Chanson de geste effacée, avant d'être écrite, par les nouveaux sujets de romances offerts à l'avidité des gens. (Carpentier, 1986 : 166)

Cette lecture reflète l'historiographie colombienne des années 1950 et 1960 d'érudits tels qu'Edmundo O'Gorman, qui étudie la notion de découverte elle-même, et Carl Sauer, qui soutient que les explorations et l'initiation ultérieure de la traite des esclaves ont été guidées par la recherche obsessionnelle de Colomb. Ainsi, Williams et Carpentier, bien qu'ils caractérisent Colomb de manières très différentes, modélisent toujours leurs caractérisations distinctes selon les mêmes entrées dans le *Diario*. Une lecture comparative du document colombien et des deux textes du XX^e siècle révèle que Williams choisit souvent d'utiliser une partie d'une phrase et Carpentier emprunte l'autre partie, presque comme s'ils partageaient le Journal entre eux.

Ils examinent chaque mot et chaque phrase pour trouver une certaine ambiguïté dans le texte ou une certaine différence entre leurs propres perceptions de l'Amérique et les écrits de Colomb qui peuvent être effacés (chez Williams) ou étendus (chez Carpentier) dans leur propre réécriture de l'événement. Ces choix sont régis non seulement par les positions culturelles des auteurs, mais aussi par leur esthétique littéraire. Le style poétique concis et l'économie de la langue de Williams sont évidents dans sa prose. Dans le chapitre *La découverte des Indes*, il réduit soigneusement les phrases de Colomb pour faire une réplique de la découverte et du caractère de Colomb. Dans la lecture de Williams, ce qu'il omet est aussi important que ce qu'il ajoute. Au lieu de cela, le style de Carpentier est baroque et expansif. Bien qu'il choisisse certaines phrases et en omette d'autres du Journal, Carpentier n'utilise que les mots de Colomb comme point de départ pour son propre style exagéré. Les différences stylistiques entre les deux auteurs sont évidentes dans l'extrapolation du début du journal de Colomb du 12 octobre, date d'arrivée dans le Nouveau Monde. Dans la matinée de ce jour-là, le *Diario* déclare : « The Admiral went on shore in the armed boat, and Martin Alonso Pinzon and Vicente Yañez, who was captain of the Niña. The Admiral took the royal standard, and the captains went with two banners of the green cross, which the Admiral took in all the ships as a sign, with an F and a Y

and a crown over each letter, one on one side of the cross and the other on the other. » (Olson ; Bourne, 1906 : 110).

Williams, qui a vu Colomb à cette époque, non pas comme un agent de l'expansion impérialiste, mais comme un aventurier courageux et un héros américain, écrit dans *Au grain d'Amérique* : « Je suis allé à terre dans le canot armé, emportant l'étendard royal et accompagné de Martin Alonzo et de Vincent Yañez son frère qui était le capitaine de la *Niña* » (Williams, 2006 : 63-64). Williams ne change aucun des faits explicites, il inclut le bateau armé, la bannière royale et les personnages ; cependant, il exclut la description des deux drapeaux. Cette exclusion peut être comprise pour des raisons esthétiques : la description détaillée aurait ralenti la vitesse du récit et aurait été en contraste avec son style de réduction des images. Tout au long du texte, il raccourcit les descriptions et les répétitions plus longues de Colomb. Certes, Williams change également le langage de Colomb dans sa description de l'arrivée des Européens pour réduire le caractère antagoniste de cette première expédition. Carpentier semble faire exactement le contraire de l'entrée du 12 octobre du *Diario*. Il remarque la brève description des drapeaux, que Williams omet comme exemple de l'arrivée ostentatoire et quelque peu comique de l'équipage dans le Nouveau Monde, et élabore et embellit le texte à partir de là. Dans *La Harpe et l'ombre*, le journal de Colomb se lit comme suit :

J'ai revêtu mes plus beaux atours, et tous les Espagnols à bord des caravelles en font autant. J'ai retiré du grand coffre la bannière royale, l'ai montée sur sa hampe, et j'en ai fait de même pour les deux bannières ornées de la croix verte que portent mes deux capitaines - deux belles crapules en fin de compte - qui exhibent magnifiquement, sous leurs couronnes brodées sur le satin, les initiales F et I: cette dernière surtout m'est agréable, car lorsque je l'associe aux cinq lettres qui complètent le nom, [...]. (Carpentier, 1986 : 107)

Embellissant la phrase qui décrit les drapeaux, en les liant à la vanité de Colomb, à son affinité pour le spectacle et à son amour pour la reine Isabelle, Carpentier met en intrigue Colomb et son équipage en tant que conquérants, plutôt qu'en tant qu'explorateurs. Ainsi, Williams et Carpentier utilisent deux phrases des archives colombiennes pour créer deux récits différents sur l'arrivée des Espagnols dans le Nouveau Monde. Williams et Carpentier ont également interprété la rencontre de Colomb avec les Taïnos très différemment, et ces interprétations distinctes génèrent différentes caractérisations de Colomb. Williams choisit du Journal tous les commentaires positifs sur les peuples autochtones, tandis que Carpentier choisit tous les commentaires négatifs. Dans le Journal, il écrit :

That we might form a great friendship, for I knew that they were a people who could be more easily freed and converted to our holy faith by love than force, I gave to some of them red caps, and glass beads to put round their necks, and many other things of little value, which gave them great pleasure, and made them so much our friends that it was a marvel to see. They afterwards came to the ship's boats where we were, swimming and bringing us parrots, cotton threads in skeins, darts, and many other things; and we exchanged them for other things that we gave them, such as glass beads and small bells. In fine, they took all, and gave what they had with good will. (Olson ; Bourne, 1906 : 110-111)

Dans la version de Williams, il semble que Colomb ait donné au groupe autochtone des casques et des perles dans un geste de bonne volonté et d'amitié, sans aucune intention de les

coloniser ou de les convertir. Les Tainos nagent vers les bateaux pour accueillir les Espagnols avec des cadeaux en retour. Williams reprend, dans le document colombien, le mot « bienveillance » et la description de leur nage vers les bateaux espagnols pour dépeindre cette scène idyllique. Il omet la mention de la conversion religieuse présentée dans le matériel source. Tandis que Williams interprète cette merveille d'une manière positive, comme une récompense pour la curiosité et le désir de Colomb de trouver quelque chose de nouveau, Carpentier lit la « merveille » d'une manière cynique. Dans *La harpe et l'ombre*, Colomb s'émerveille de l'ignorance de ces gens et de la facilité avec laquelle ils sont manipulés :

Ils échangeaient tout cela contre de petites perles de verre, des grelots - surtout des grelots qu'ils tenaient contre leurs oreilles pour mieux les entendre -, des bagues de laiton, objets qui ne valaient pas un pet, que nous avons descendus sur la plage en prévision de trocs possibles ; sans oublier une grosse quantité de bonnets rouges que j'avais achetés dans les bazars de Séville, [...]. En échange de ces brouilles, ils nous donnèrent leurs perroquets et des pelotes de coton. (Carpentier, 1986 : 98)

Ni la bonne volonté des Tainos ni leur nage jusqu'aux bateaux des Espagnols ne sont mentionnés ici. Au lieu de cela, les habitants sont enfantins et naïfs, étant des cibles faciles pour l'ambition de Colomb. Ils leur offrent d'abord des casques et des perles pour gagner leur amitié, les transformer en serviteurs obéissants et les forcer à révéler où se trouvait l'or. Le Colomb de Williams semble aussi beaucoup plus un ethnographe qu'un conquérant. Le Colomb d'*Au grain d'Amérique* écrit que les gens qu'il a rencontrés étaient « aussi nus qu'au premier jour de leur naissance, les femmes également, bien que je n'aie aperçu jusqu'alors qu'une seule jeune fille. Je n'ai vu que des jeunes hommes bien faits et très plaisants de corps, avec de belles physionomies. » (Williams, 2006 : 64). Dans le texte de Williams, cette première analogie semble être une comparaison des peuples autochtones avec la pureté et le naturel d'un enfant à la naissance. Bien que Colomb semble louer le peuple Tainos dans ce passage, son jugement réel est évident dans le choix de la langue de Williams. La seule façon pour le lecteur de le savoir est de revenir au document colombien. Le *Diario* dit : « It appeared to me to be a race of people very poor in everything. They go as naked as when their mothers bore them, and so do the women, although I did not see more than one young girl. All I saw were youths, none more than thirty years of age. They are very well made, with very handsome bodies, and very good countenances » (Olson ; Bourne, 1906 : 111). Williams supprime la première phrase défavorable et n'inclut que des descriptions positives de beaux corps et d'apparences agréables. Carpentier exploite la même phrase du *Diario*, ce que Williams omet. Il concentre son interprétation sur la relation entre les deux premières phrases du passage ci-dessus du *Diario*, selon lequel les habitants de l'île « semblaient être une race de pauvres en tout. Ils vont aussi nus que lorsque leur mère leur a donné naissance. » (Williams, 1951 : 233).

Dans *La harpe et l'ombre*, Colomb écrit que les indigènes sont « des rois complètement nus (qui peut imaginer une chose semblable !) avec des reines aux seins nus et, pour couvrir ce que la femme couvre avec le plus de pudeur, un tissu de la dimension d'un mouchoir de dentelle, comme ceux utilisés par les naines, qui, en Castille, amusent et occupent les infantes, et les fillettes de noble lignage. Des cours de monarques nus comme un ver ! » (Carpentier, 1986 : 123). Le Colomb de Carpentier associe la nudité à la pauvreté et, dans cette revue, à la misère et au malheur. Ce Colomb choisit aussi la référence à la femme célibataire dans le *Diario* et relie

son image aux désirs de l'équipage espagnol. Colomb juge clairement les habitants du Nouveau Monde selon les valeurs européennes.

De cette manière, ces deux auteurs lisent une comparaison du *Diario* selon deux systèmes très différents de valeurs occidentales et intègrent cette comparaison pour créer des caractérisations différentes de Colomb. Ainsi, ces lectures médiatisées du *Diario* aboutissent à différentes intrigues du moment de la découverte et ces intrigues sont, à leur tour, encadrées dans la philosophie esthétique de chaque auteur. Williams abandonne les descriptions du *Journal*, se concentrant non pas sur les réflexions de Colomb, mais sur son langage et ses actions. Cette réduction textuelle reflète la philosophie de Williams des « no ideas but in things » (Carpentier, 1951 : 233).

Carpentier, quant à lui, utilise le langage et les événements du *Diario* comme cadre pour son récit, mais développe le texte colombien pour explorer les écarts entre la langue de Colomb et ses actions. Ce traitement textuel correspond au style baroque de Carpentier. Lorsque ces deux révisions textuelles sont lues de pair avec le texte colombien, il devient évident que Williams et Carpentier exposent non seulement le mythe de la découverte, mais aussi les façons dont la connaissance historique a été et peut être créée par le langage. Par conséquent, dans ces deux fictions du XX^e siècle portant sur la découverte de l'Amérique, la langue elle-même devient un événement. Williams et Carpentier reviennent aux documents colombiens pour assimiler la figure de Colomb et ses origines européennes et le positionner comme fondateur d'une tradition littéraire américaine. Donc, ils subordonnent les questions sur les racines génoises de Colomb et ses liens espagnols à l'établissement de Colomb comme premier narrateur du Nouveau Monde. Tous deux identifient Colomb comme narrateur américain, écrivain de fiction qui a la tâche difficile de décrire une nouvelle réalité pour un public européen. Cependant, ce rôle du narrateur américain signifie des choses différentes pour chacun de ces deux auteurs. Leurs caractérisations de Colomb reflètent à la fois l'historiographie contemporaine et leurs différentes positions culturelles et esthétiques. Williams voit Colomb comme un individu audacieux mais défaillant, affaibli par sa propre ambition et finalement détruit par les forces sauvages de la nature et de l'impérialisme européen. D'autre part, Carpentier dépeint Colomb comme un maître des illusions, complice du projet impérialiste européen, mais finalement submergé par les complots plus vastes des autres. Ils remettent en question l'interprétation européenne de la figure de Colomb à travers laquelle il était perçu comme un explorateur courageux pour le transformer en deux symboles américains distincts, chacun représentant un Colomb qui dialogue avec deux cultures nord-américaines différentes. Alors que la figure historique de Colomb, telle qu'elle a été construite par les chroniqueurs de la Renaissance, a essayé d'imposer un sens précis au sens de sa vie, la voyant comme l'histoire d'un instrument de Dieu accomplissant une prophétie dans les textes anciens, Colomb le fictif des deux romans analysés attribue de nombreuses significations à son existence et répond implicitement aux interprétations qui lui sont données telles que proposées par les deux auteurs. Les deux textes deviennent l'espace dans lequel les discours littéraires et historiques rivalisent pour construire la réalité sociale de Colomb.

BIBLIOGRAPHIE :

CARPENTIER, Alejo (1979). *El arpa y la sombra*. Mexico : Siglo XXI Editores S.A.

CARPENTIER, Alejo (1986). *La harpe et l'ombre*. Traduit de l'espagnol par René L.-F. Durand. Paris : Éditions Gallimard.

FERNÁNDEZ DE NAVARRETE, Martín (1945). *Colección de los Viajes y Descubrimientos que hicieron por mar los españoles desde fines de siglo XV*. Buenos Aires : Éditorial Guaranía.

GONZÁLEZ ECHÉVARRÍA, Roberto (1990). *Alejo Carpentier. The Pilgrim at Home*. Austin: University of Texas Press.

HERNÁNDEZ, Mark A. (2006). *Figural Conquistadors: Rewriting the New World's Discovery and Conquest in Mexican and River Plate Novels of the 1980s and 1990s*. Lewisburg: Buknell University Press.

JUAN-NAVARRO, Santiago & YOUNG, Theodore Robert (Eds.) (2001). *A Twice-Told Tale: Reinventing the Encounter in Iberian / Iberian American Literature and Film*. London: Associated University Press.

OLSON, Julius E. & BOURNE, Edward Gaylord (Eds.) (1906). *The Northmen Columbus and Cobot 985-1503: Original Narratives of Early American History*. New York: Charles Scribner's Sons.

VARELA, Consuelo (1992). *Cristóbal Colón: Retrato de un hombre*. Madrid: Alianza Editorial.

WILLIAMS, William Carlos (1951). *The Collected Earlier Poems*. Norfolk: James Laughlin.

WILLIAMS, William Carlos (1925). *In the American Grain*. New York: New Directions.

WILLIAMS, William Carlos (2006). *Au grain d'Amérique*. Traduit de l'anglais par Jacques Darras. Paris : Éditions Christian Bourgois.

ZAMORA, Margarita (1993). *Reading Columbus*. Berkeley: University of California Press.